

Fleur de Boswellia

Sur l'aube poussiéreuse éclatent les premiers rayons du soleil. Je réalise alors que nous avons roulé toute la nuit. Épaule contre épaule, dos contre dos, à l'arrière d'une camionnette puant l'urine, le vomi, et peut-être le sang. Entassés comme des animaux que l'on conduit à l'abattoir. Tout autour de moi, les obscures silhouettes gémissantes de la nuit ont laissé place à d'immobiles visages d'épouvante, que je peux furtivement observer désormais. Ils sont inondés d'une lumière rose orangé qui nimbe le paysage de désolation qui nous entoure. Le convoi, lancé comme une bombe sur des routes défoncées, doit maintenant avoir rejoint la première frontière. Je ne reconnais rien. Je suis loin de tout, et jamais sans doute ne reverrai-je mon pays.

Lui seul m'accompagne partout, en rêve et en conscience. Aucune seconde ne s'écoule sans que je ne pense à l'homme de ma vie, lui qui habitait mes jours et mes nuits, possédait mon corps et enchantait mon âme. Son visage est à tout jamais gravé sur ma rétine. Notre amour secret – car illicite – était le plus beau, le plus pur de tous les sentiments qui pussent jamais naître dans le cœur d'un homme. Nous nous aimions follement. Il était la plus belle et la plus précieuse partie de moi-même. Penser à lui m'élevait dans de telles sphères d'extase que plus rien n'avait d'importance, tout paraissait alors dérisoire. J'aimais lorsqu'il me susurrerait des mots d'amour à l'oreille, lorsqu'il me frôlait la main du dos de la sienne à m'en faire frissonner les entrailles. J'aimais lorsque nous discutions de tout et de rien, en riant aux éclats et en nous donnant des noms affectueux. Il était mon petit gecko ; j'étais sa petite fleur de Boswellia.

Nous ralentissons. D'autres pick-ups semblent nous attendre à l'ombre d'un talus, débordant eux-aussi de chair humaine en surnombre. Nous arrivons sans doute à un point de rendez-vous. Les chauffeurs, masqués, se font un signe entendu, cèdent la place à leur relève, et tous démarrent à notre suite dans un vrombissement infernal. Un nuage de poussière s'élève derrière nous et semble lécher le ciel. Combien d'heures, combien de jours de souffrance nous attendent encore ? Je plonge ma tête entre mes genoux. J'ai la gorge si nouée qu'elle me brûle. J'aimerais hurler mais je suis à bout de souffle, j'aimerais fondre en larmes mais mes yeux écarquillés dans le vide restent pétrifiés. Les perpétuelles secousses du pick-up envoient mon crâne cogner contre mes os. Je ne sens déjà plus rien.

Dix jours se sont écoulés depuis qu'ils me l'ont arraché. C'était l'aurore et nous avions passé la nuit ensemble comme nous essayions de le faire chaque semaine. Nous mettions la plus grande discrétion du monde à nous rendre, la veille au soir, dans cette petite maison de béton inoccupée au bord d'une petite route de terre. Nous nous y étions aménagé un écrin de liberté et de bonheur : deux couvertures à même le sol et quelques ustensiles de toilette. Nous avions pour règle de ne jamais arriver ensemble et de ne jamais prendre le même chemin pour nous y rendre. Personne ne savait, personne ne devait savoir. Lorsque j'arrivais le premier, et que j'attendais parfois plusieurs heures dans la pénombre, le tintement de ses clés dans le verrou faisait bondir mon cœur hors de ma poitrine, et je fondais dans ses bras. Ce matin-là, j'étais dans la pièce du fond quand ils sont arrivés. Il y eut un fracas soudain, des cris d'effroi, des coups de feu. Terrifié, je m'étais recroquevillé sous une table, le seul meuble qui occupait la pièce où je me trouvais. Plusieurs minutes d'un silence de mort m'ont résolu à passer la tête hors de mon trou et voir que

j'étais seul. La porte était intégralement défoncée et les couvertures jonchaient le sol en désordre. On sentait encore la poudre. À partir de ce jour, je ne l'ai plus jamais revu.

Depuis le départ du convoi, je sens que l'homme assis derrière mon dos tousse sans répit. Il doit être vieux ou malade. Bien que le vacarme du moteur étouffe sa toux, j'ai pourtant remarqué que l'un de nos chauffeurs l'a déjà repéré. De temps à autre, il se retourne pour inspecter sa marchandise et je sens qu'il s'attarde particulièrement sur lui. Le soleil commence à être haut et la chaleur nous accable déjà.

Ils sont venus nous chercher hier soir, à la tombée de la nuit. Tous phares éteints, ils entraient en *technical* dans les villages et embarquaient ceux qui s'étaient rassemblés à l'endroit préalablement désigné. Ils empochaient la liasse de billets qu'on leur tendait et qu'ils comptaient à peine, puis frappaient chacun d'entre nous pour tenter d'en obtenir davantage. Même après avoir payé, les plus faibles étaient abandonnés sur place au prétexte qu'ils ne résisteraient pas au voyage.

Après plusieurs heures de route, le convoi s'arrête, en pleine savane tropicale. Je ne sais pas où je suis. Nos passeurs sortent de leurs pick-ups et examinent leur « cargaison ». Armé d'un gourdin, l'un d'entre eux frappe sur la tête de ceux qui ferment les yeux ; je baisse la tête et sens trembler tout mon corps. Voici deux jours que je n'ai rien mangé et presque rien bu. L'homme derrière moi ne fait que tousser davantage. Quelques instants plus tard, il ne tousse plus ; il vient d'être battu et extrait sans ménagement du *technical*. Les moteurs se rallument, nous reprenons la route. Lui et quelques autres sont laissés pour morts au milieu de nulle part, aux confins de l'Éthiopie et du Soudan du Sud.

Ce jour-là, j'ai tout perdu, je croyais mourir. J'avais été informé par un ami d'enfance, dont je savais qu'il était lui aussi homosexuel. Je le connaissais comme un frère, il m'avait appris à m'accepter dans un pays qui nous refuse le droit de vivre. Il était en larmes et ses yeux disaient l'horreur de ce qu'ils avaient vu. Ce fut lui qui m'apprit, ce jour-là, que plus jamais je ne reverrais la plus belle partie de moi, la prune de mes yeux. L'homme de ma vie venait en effet d'être lapidé à mort par les *Shebabs*. Sa dépouille serait abandonnée en plein soleil aux charognards du désert. Nous aurions été « dénoncés » par un vendeur de rue qui nous aurait vu plusieurs fois ensemble ; il lui aura suffi de prendre l'un de nous en filature jusqu'à notre petite maison du paradis. Je reçus un coup de poignard au cœur. Il m'était impossible de comprendre l'absurde réalité de ces mots, le sens qu'ils avaient. C'était comme si tout mon être se disloquait, comme si je tombais dans un gouffre sans fin. Quels être humains pouvaient faire du mal à un homme aussi admirable et bon ? Quels principes pouvaient justifier pareille abomination ? Suis-je de la même espèce que ces gens-là ?

Une brise fraîche transperce soudain la moiteur du crépuscule. Après plusieurs jours de route à travers la savane, la brousse et le désert, nous arrivons enfin sur la côte. C'est un souffle de liberté, un vent d'espoir. Le convoi s'arrête à une centaine de mètres de la plage et, derrière un bosquet, attend l'obscurité totale. Par cette nuit sans lune, la voûte constellée nous observe de ses mille yeux. L'une de ces étoiles est celle de mon homme, qui me regarde et me protège. Nos passeurs nous regroupent et nous entassent sur des embarcations qui semblent trop petites pour nous contenir tous ; nous sommes plus serrés encore qu'à l'arrière des camionnettes. Dernière

inspection : le faisceau blafard d'une lampe torche glisse sur nos visages de bêtes. C'est là que je les ai vus, presque côté à côté, dans la lueur de la lampe. Après plusieurs jours passés avec eux sans le savoir, depuis mon village à une centaine de kilomètres de Mogadiscio. Devant moi sont assis mon ami d'enfance homosexuel, et le vendeur de rue qui avait fait du zèle auprès des *Shebabs*. Je ne sais pas s'ils m'ont reconnu. Après tout, peu importe maintenant, justes ou salauds, nous sommes tous dans le même bateau.

Que nous fuyions les affres de nos vies maudites, les persécutions ou les flammes de la guerre, nous avons peu de choses à perdre, nous qui avons déjà tout perdu. En communion, nous nous enfonçons ensemble, désormais, dans une calme et froide obscurité. La Méditerranée.